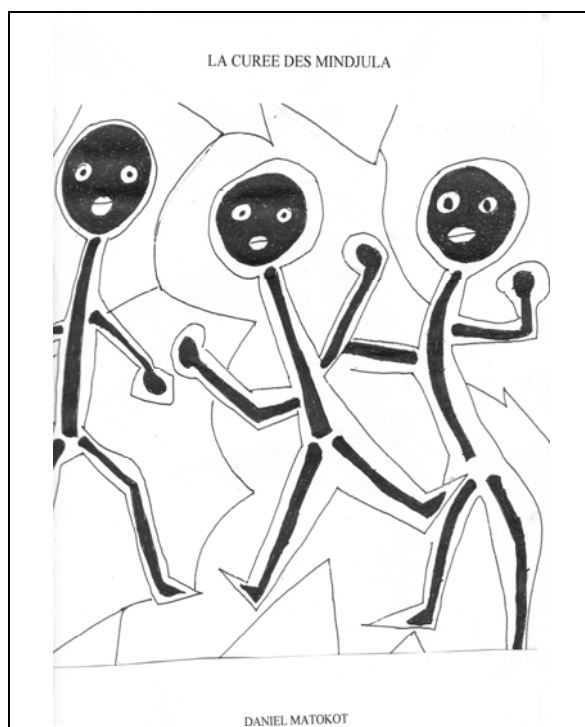


Daniel MATOKOT

LA CUREE DES MINDJULA

**Premier épisode
(Mochi)**



Cesbc

Ce jour là...

Le ciel est serein. Le soleil, esseulé dans le bleu de l'océan céleste, essaie sa virilité sur la nuque des humains. Bifouti la « ville fleurie » lui sourit. Un bus cabossé de couleur indécise s'arrête dans un crissement de frein. Les passagers sont projetés les uns sur les autres. Certains jurent, insultent, tempêtent. D'autres, blasés, gardent le silence. Le contrôleur ouvre prestement la portière. Une partie de la clientèle meurtrie descend. On hurle la prochaine destination du bolide.

- Grand Marché, Arrêt le Fleuve, Place Concorde!

Les « chargeurs » se précipitent. Ils se disputent l'honneur de racoler de nouveaux passagers. Le véhicule ne repartira que lorsqu'il sera plein à craquer. Le chauffeur récompense d'une pièce de monnaie les « *chargeurs* » expéditifs.

Une horde de nouveaux clients agresse déjà le véhicule pour s'approprier les meilleures places. Le siège le plus envié est celui du mort, dans l'habitacle, tout juste à côté du siège du chauffeur. L'écoute de la musique déversée par les gros baffles dissimulés dans les parois des portières y est meilleure. Les derniers morceaux de « ndombolo » rythment la traversée de la ville tropicale. Dans tous ces bus, c'est le système des « serré-serré » et « cinq cinq », c'est-à-dire cinq personnes pour des places prévues pour trois.

Je prends place à l'arrière sur une banquette branlante. Encadré par deux matrones dodues et leur progéniture braillarde, je prends mon mal en patience. Je dois descendre à l'arrêt Concorde.

La journée a été longue et enrichissante. Physiquement et moralement, j'ai beaucoup progressé. Les courbatures du premier mois de ma sélection dans l'équipe nationale de football des moins de 16 ans ne sont plus que des souvenirs.

Ce que j'apprends maintenant à l'école de Football me passionne. Cela n'a rien à voir avec le foot de la rue que je pratiquais depuis l'enfance. On se contentait de taper dans un ballon de bric et de broc sur des terrains improvisés des quartiers. Depuis que l'on m'a inscrit à l'école de formation option football, nous travaillons l'organisation, la précision, l'endurance et la discipline. On a l'équipement adéquat. Le terrain est bien tracé et en conformité avec les exigences internationales. A l'entraînement, il faut respecter son poste, savoir se placer sur le terrain, bien utiliser les couloirs, ne plus improviser, ne plus courir à la poursuite du vent, économiser son énergie, anticiper le mouvement de l'adversaire et jouer en équipe, faire corps avec le groupe. Marquer des buts... Empêcher l'adversaire d'en marquer... Et surtout...surtout écouter les recommandations de l'entraîneur et de ses adjoints. Toujours faire ce qu'ils disent...C'est le prix à payer pour devenir « pro » plus tard. Avec un peu de chance et du talent, on se fait remarquer par un agent sportif lors d'une rencontre internationale. On se retrouve en Europe et la porte ouverte pour la renommée. On rêve de voir son nom à côté de celui de Zidane, Beckham ou autre Ronaldino. Et pourquoi pas, s'emparer un jour du trône de Pelé le Roi ?

Le nouvel entraîneur yougoslave, dévoyé à coup de millions à la Fédération de son pays, est d'une efficacité redoutable. Recruté en cours de saison pour nous permettre de participer au championnat mondial des moins de seize ans, il dirige l'équipe d'une main de fer. La discipline et le travail acharné commencent à produire d'excellents résultats. Cela fait quatre mois que nous n'avons enregistré aucune défaite et cela toutes compétitions confondues. Je suis en tête des meilleurs butteurs et je suis convaincu que je peux améliorer mon palmarès. L'équipe est déjà qualifiée pour les quarts de finale du championnat continental. Tout le pays est fier de nous. Mais il faut s'entraîner tous les jours... tous les jours...

Dans le véhicule, malgré le bruit assourdissant de la musique, on est obligé de suivre « radiotrottoir ». Les gens ont tellement de nouvelles à partager qu'ils parlent en même temps. Et comme chacun veut faire entendre sa voix, on n'entend que des miettes de phrases récupérées dans la marmite du brouhaha environnant.

- Le prix du pain de manioc a encore augmenté.
- Les salaires seront *virés* demain.
- C'est ce qu'on dit depuis trois mois.
- Tu as écouté la dernière chanson de...
- La manufacture est au bord de la faillite. Les travailleurs seront tous licenciés.
- Je l'ai regardé dans les yeux et j'ai dit...
- Tu connais l'histoire de l'homme qui avait un perroquet ?
- Ma femme vient de me quitter pour vivre avec ce vaurien.

La verdure noie les quartiers périphériques. Bifouiti la Verte, la capitale du Pays des Bifouiti, mérite bien son surnom. Le climat tropical fait repousser les arbres que l'on s'entête à couper. Tout ce que l'on dit sur la déforestation et la désertification ne trouble pas la conscience des citoyens.

Les conversations dans le bus se portent sur d'autres sujets d'actualité :

- Il faut protéger la couche d'ozone.
- La couche d'ozone ? C'est encore quoi, cette bestiole ?
- Celle qui fait un gros trou dans le ciel.
- Ah !
- Nous les Noirs, nous coupons les arbres, nous les brûlons pour faire nos champs et pour cuire le *saka-saka*.
- C'est ça qui fait des trous dans le ciel ?

- C'est ce qu'ils disent à la radio. Et aussi que ça provoque le réchauffement de la planète.
- Ah !
- Et les blancs, ils ne cuisent pas leur nourriture avec du feu ?
- Non ! Ils ont des fours électriques, des fours à gaz et à micro-ondes.
- Et les blancs, ils n'ont pas de champs ?
- Ils utilisent des engrais chimiques.
- Mais tonton, si nous ne faisons pas de feu, comment allons nous cuire les aliments ?
- Euh !
- Si nous ne brûlons pas les arbres, comment aurons-nous des champs ? Hein, tonton, dis-le-moi !
- Euh !
- Tu vois, tonton ! Les blancs, ils nous couillonnent. Ils nous volent le pétrole, ils veulent aussi nous faire crever de faim en nous défendant de couper du bois de chauffe.
- C'est vrai !
- Le gouvernement fait tout pour protéger l'environnement...

Oui ! Deux ans auparavant, tout avait été mis en branle pour lutter contre la désertification et la pollution. Le gouvernement avait institué la « Journée nationale de l'arbre ». Tout citoyen était sommé ce jour là de planter son arbre et de lui donner, on ne sait pas pourquoi, un nom féminin. Des « Marie », des « Jeanne », des « Madeleine » et autres « Bernadette » devaient impérativement être plantées. Ceux qui refusèrent de participer à l'opération furent qualifiés de réactionnaires. Dans l'allégresse générale, le peuple bénéficia d'une nouvelle journée chômée et payée. Le ministère des eaux et forêts distribua le matériel pour planter des arbres.

La journée de l'arbre tombait en pleine saison sèche. Quel citoyen accepterait de puiser matin et soir de l'eau pour arroser des arbres non fruitiers? Dieu le Tout-Puissant, dans sa sagesse, avait confié cette tâche à la pluie et non aux hommes. Les citoyens renâclaient à l'idée de perdre leur temps à entretenir la vie des leur arbre. Les arbres, déjà affaibli par le manque d'eau et la chaleur étouffante de la saison sèche, furent arrachés la nuit par des vandales qui les confondirent avec des plantes transgéniques. La journée de l'arbre disparut des annales de la République dès son premier anniversaire.

La forêt encerclait Bifouiti. Elle profitait de la décrépitude de la ville pour gagner du terrain. Les services municipaux d'entretien de la ville n'avaient plus les moyens de se battre contre les herbes et les arbustes. On pourrait bientôt organiser dans la capitale des parties de chasse au lion et à l'éléphant. Chaque citoyen se défendait tout seul à la machette contre les agressions de la savane son vingt mètres sur vingt de lopin de terre difficilement négocié à la Mairie.

Une colonne de blindés et de camions militaires passe à petite allure. Les soldats sont en tenue de combat et armés jusqu'aux dents. Les chauffeurs qui les croisent ralentissent. On n'est jamais trop prudent avec les hommes en armes. Un coup de feu est vite parti. Et comme une balle perdue ne l'est jamais pour tout le monde, on ne prend aucun risque. « Radiotrottoir » annonce :

- Il paraît que les rebelles ont franchi la frontière et vont attaquer la ville.
- Ce sont tous des laquais de l'impérialisme américain moribond...Des pingouins, des tortues à double carapace... D'un côté la carapace, de l'autre la carapace...
- On ne sait pas pourquoi, mais ces rebelles se font appeler « Mindjula ».

- Mindjula ? Quel nom ridicule !
- Il paraît qu'ils constituent une puissante société secrète sur l'autre rive du Grand Fleuve.
- J'espère qu'ils ne viendront pas mettre le bazar chez nous. On a suffisamment de problèmes à régler sans qu'on ait besoin de se défendre contre des étrangers.
- Le gouvernement veut chasser ceux qui ont une nationalité douteuse. Chaque citoyen doit prouver sa « fluvialité ».
- On a la nationalité ou on ne l'a pas !
- C'est un beau coup pour se débarrasser des opposants
- Qui s'y frotte s'y pique. Nos Fesses sauront les accueillir.

Arrêt Concorde...Le bus vient de s'arrêter. C'est le moment de descendre et de faire à pied le reste du trajet pour rentrer à la maison. Jouant des coudes et des hanches, je m'ouvre un passage. Je paye mon droit de transport de transport au cerbère contrôleur. Ici, on ne paye qu'à la descente. Au moins, on est sûr d'être déjà arrivé à bon port avant de déboursier quoi que ce soit. Avec tous ces bus brinquebalants, la prudence s'impose.

Sur la terre ferme, je peux pousser un ouf !

Voyager dans un bus ici est aussi éreintant qu'un tour du monde à pied ! Abandonnant le grand Boulevard des Ministères, je longe quelque temps la berge du Grand Fleuve. Les eaux du fleuve miroitent sous le tir des rayons de soleil. Les nénuphars et les jacinthes d'eau dérivent paresseusement au gré des vagues, îlots de verdure que les pirogues et les lourdes péniches esquivent. Les pêcheurs, sur leurs frêles esquifs, s'appuient sur de longues pagaies et se penchent sur les lignes et les filets posés la veille. La vente de la pêche permettra de nourrir leurs maisonnées. Le marchandage est obligatoire.

- Ici, poisson frais ! Viens acheter, mon frère.
- C'est trop cher, mon frère. C'est l'argent de la popote pour tout le mois.
- J'ai réduit le prix pour toi, mon frère.
- C'est le prix que tu proposes aux touristes.
- Mon frère, j'ai passé toute la nuit sur le fleuve. Tes « neveux » doivent manger. C'est du poisson d'eau douce que je viens tout juste de pêcher. Rien à voir avec toutes les saloperies de poisson de mer que les blancs nous proposent.
- Tu as raison, mon frère. Mais ma bourse me permet tout juste d'acheter le « mosseka ».
- Libre à toi, mon frère, d'aller t'empoisonner avec du mauvais poisson, des vaches folles, des « poulets aviaires » et autres saloperies de ce genre qui nous viennent d'Occident.
- Les microbes ne tuent pas les noirs. Nous serions tous déjà mort avec tous les déchets nucléaires et les marées noires déversées sur nos côtes.
- Libre à toi, mon frère, d'accepter la mort. Tu n'as qu'à aller chez ceux qui « vendent la mer » au grand marché.
- Les poissons d'eau douce se vendent à un prix exorbitant. Seules les épouses des nouveaux riches de la politique, dans leurs grosses limousines noires de fonction, s'arrêtent chaque soir sur les berges du fleuve.
- Combien, ce poisson ?
- Cinq mille francs seulement, mon bon monsieur !
- Je n'ai que trois mille.
- C'est à prendre ou à laisser, ma belle dame.
- Alors, trois mille cinq cents !
- Disons, quatre mille et on n'en parle pas.
- Tiens, mon brave !

La Place de la Concorde se découvre devant moi. Le gigantesque monument planté au milieu de délirantes arabesques florales inspirées des jardins suspendus de Babylone attire les regards. La sculpture en marbre de huit mètres de haut représentant les douze Martyrs de la République qui se tiennent la main dans une ronde macabre pérennise l'exaltante période de la lutte pour l'Indépendance. Le sculpteur surréaliste qui a conçu ce pharaonique projet a eu le génie surréaliste de les graver dénudés et décapités soulignant ainsi la valeur du sacrifice ultime consenti pour le salut du peuple.

Le Guide Suprême de la Révolution, Chef de l'Etat et du Gouvernement, Commandeur Ultime des Armées, dans un discours d'inauguration mémorable qui avait duré plus de dix heures, entrant du coup dans le Guinness des records, avait récité les biographies détaillées donc mensongères car enrichies par les experts du département spécial de la propagande chargé de l'animation et de l'agitation. A titre posthume, il les avait honoré du titre de « Douze Apôtres ». Ils seraient toujours présents à jamais dans le cœur des fils du peuple. La foule écouta dans un silence exemplaire qu'expliquait l'encadrement des agitateurs patentés du Parti Unique, épaulés par les kalachnikovs des « mens in black » des forces spéciales pointés sur la populace (officiellement, on les appelait les F.S. mais le peuple préférait prononcer « Fesses »). Les mouches qui virevoltaient dans les airs n'avaient pas le courage de perturber la cérémonie par le bourdonnement de leurs ailes.

Les centaines de reporters venus des quatre coins du globe mitraillèrent, filmèrent et enregistrèrent la vedette de la scène, Le Guide Suprême de la Révolution, Chef de l'Etat et du Gouvernement, Commandeur Ultime des Armées. Pendant ce temps, les puissants systèmes de brouillage des ondes du Département des Communications coupèrent le pays des Bifouiti du reste du monde.

A la fin de la parade militaire et du feu d'artifice qui clôturèrent la cérémonie, tout le matériel de reportage et de communication des journalistes fut confisqué pour un contrôle du contenu, des droits d'auteurs et de la protection des œuvres de l'esprit. Finalement tous les films et les cassettes furent incinérés dans l'arrière-cour du Département de la Propagande. Aucun de ces documents ne restituait suffisamment bien l'essence de ce grand événement.

Comme dédommagement, on remit à tous les représentants de la Presse la « Casette », celle qui fut diffusé dans les médias du monde entier. Grâce à cette disposition, les téléspectateurs du monde entier apprécièrent la sobriété, la sagesse, le pragmatisme et l'humanisme du discours présidentiel.

L'Avenue de la Concorde est l'artère où s'articulent les quartiers commerciaux, les cités résidentielles et les bidonvilles «débrouille-toi tout seul » de la capitale de la République des Bifouiti. De chaque côté de l'asphalte, contre les trottoirs étroits, se dressent les boutiques des commerçants Asiatiques et Ouest - africains. Les Asiatiques ont désormais la main mise sur le monde des affaires. Leurs réseaux de corruption ont eu raison du colonialisme après l'indépendance des commerçants de l'ex pays colonisateurs. Les marchandises venus d'Asie se vendent à des prix défiant toute concurrence Tous vendent des produits de contrefaçon : jouets, chaînes hi-fi, téléphones portables, téléviseurs, jeans américains, chaussures de sport... Les autorités ferment les yeux sur la qualité de ces marchandises. Le pouvoir d'achat de la population ne permet pas de s'offrir les produits originaux. Pourquoi alors se tourmenter la conscience en refusant d'acheter des articles « piratés » ?

Cinq petits garçons jouent au « mwana-foot » dans une rue transversale. Les terrains de sport utilisés auparavant par les jeunes pour les activités sportives ont été bradés par le nouveau maire. Des villas luxueuses y ont germés par l'effet

des baguettes magiques de la manne pétrolière qui tombent dans les poches trouées des politiciens. Il est même question de se débarrasser des parcs et des jardins municipaux. Tous les espaces verts doivent se transformer en villas pour parvenus. Les promoteurs offrent ces luxueuses habitations à leurs « deuxième ou troisième bureaux » aux « doux corps beauté magique ».

Un coup de pied envoie le ballon heurter un poteau électrique. Il rebondit. Il érafle la jambe fuselée d'une passante. Elle est terrorisée. Elle se saisit de la sphère et la goûte du bout de la langue pour conjurer le mauvais sort. La tradition affirme que la balle qui touche une jeune fille la rend stérile. Les joueurs de « mwana-foot » huent ce geste de « villageoise ». La jeune femme poursuit son chemin.

Plus loin trois jeunes sans-abri se disputent une boîte de sardine chapardée sur une étagère du grand marché. Ces bandes de jeunes de cinq à quatorze ans écument la ville et sont les rejetons d'années de troubles et d'incessantes révolutions. A l'âge où les autres enfants s'exercent au « mwana-foot », eux mendient sur les trottoirs de Bifouiti.

Je tourne à gauche et je suis une ruelle étroite. Elle conduit vers une passerelle qui me conduira de l'autre côté de la rivière. C'est le raccourci pour se rendre à « Mouvement », le quartier populaire où nous habitons. Au loin je vois trois hommes en bleu de travail qui s'activent sur la passerelle. Une réparation d'urgence certainement. Ils s'arrêtent dès qu'ils m'aperçoivent. Ils rassemblent rapidement leur matériel et disparaissent dans une rue parallèle. Je ne leur prête guère attention. Ils sont déjà loin quand je m'engage sur le pont de fortune. Il est vieux et grince de toutes parts. Je jette un coup d'œil en dessous. La rivière s'est transformée en torrent conséquence de la pluie ininterrompue de cinq jours qui s'est abattus sur la ville. L'onde tumultueuse évacue sa furie en direction du Grand Fleuve. J'avance avec circonspection. J'hésite. Peut-être serait-il préférable de faire

un détour par le grand marché pour rentrer? Je perdrais du temps mais ... Le gargouillement de mon ventre me rend mon courage. J'ai hâte de rentrer à la maison pour assouvir ma faim. J'avance le pied. J'ai à peine le temps de percevoir un bruit métallique. Mon corps bascule dans le néant. Mes doigts crochètent le vide, cherchant une aspérité où s'agripper. En vain. Je pousse un cri de terreur tandis que la mort m'adresse un signe d'appel...

A suivre...